

Temps et destin

Essai
sur André Malraux

par Jeanne Delhomme

nrf

LES ESSAIS LXXIII

Gallimard

Extrait de la publication



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

« On peut concevoir une permanence de l'homme, mais c'est une permanence dans le néant.

— Ou dans le fondamental¹? »

Entre cette affirmation et cette interrogation se situe la pensée d'André Malraux ; à la métaphysique traditionnelle qui n'est qu'un positivisme de l'existence, à l'ontologie sommaire qui n'est qu'un positivisme de l'absolu, elle arrache la question du fondamental, au delà commun des êtres particuliers, du monde et de l'être, mais dont les êtres particuliers, le monde et l'être ne peuvent être séparés.

Dans une réflexion sur le destin originel qui est le temps véritable, l'interrogation se formule, s'explicité et se transcende, parce que c'est le temps, non le temps empirique, successif et déroulé, histoire et hasard, mais le temps que les œuvres d'art appellent comme leur profondeur commune, qui est l'horizon du fondamental ; c'est donc le temps, puissance souterraine et nocturne qui, dans l'homme, dépasse l'homme, qui engendre l'interrogation métaphysique, la soutient, risque de la détruire, la retient et la consomme dans la dimension de l'éternel retour.

1. *Les Noyers de l'Altenburg*, Gallimard, 1948, p. 145.



PREMIÈRE PARTIE



CHAPITRE PREMIER

Je suis dans le monde : la conscience que je prends de moi-même, contemporaine d'une perception adulte, ne me livre pas une individualité tout à fait séparée, encore moins la pure réflexion du *Cogito* ; c'est du monde que j'ai le sentiment familier, c'est au monde que je suis ; l'appartenance à soi n'est que l'accompagnement d'une conscience tout entière hors d'elle-même, *sur* les choses et sur les objets qui constituent son milieu naturel et son champ d'action ; mon corps, image parmi les images, me met immédiatement *en* elles, je les perçois là où elles sont, non dans une intériorité fictive qui se donnerait des représentations imaginaires et des affections bien à elles ; livrée aux choses, à leur action, réagissant sur elles, c'est dans le monde que commence mon existence et c'est en lui qu'elle est tout entière projetée.

Le monde est donc toujours présent en moi, je suis toujours présente au monde quand je me détache de lui pour l'observer et pour m'observer ; la réflexion philosophique se greffe sur une adhérence vécue avant d'être pensée que la perception et l'habitude de la perception, la reconnaissance immédiate des objets usuels, l'action et l'habitude de l'action ont soudée d'une manière indissoluble : c'est pourquoi « le regard naïf » sur le monde est sans étonnement et sans inquiétude, parce que le monde donne l'assurance paisible qu'il a toujours été là.

Ce n'est cependant qu'un premier regard; une fois perdues les normes d'*utilité*, arrêté le mécanisme d'actions trop vite accomplies pour que la conscience s'y manifestât, la certitude et la confiance heureuse de l'enfance disparaissent; ce *milieu* reconnu par mon corps, manipulé pour les opérations de l'adaptation et de la conservation, ce milieu *n'est pas connu*; la reconnaissance pratique et vécue, la familiarité charnelle avec l'entourage mondain, la souplesse et l'obéissance de l'instrument matériel ont voilé l'absence de connaissance où je suis; loin que percevoir soit une occasion de se souvenir et de connaître, le souvenir dissimule que je ne me souviens *de rien* parce que je n'ai jamais *rien su*, reconnaître m'empêche de voir que je ne *connais rien*, l'action masque à la pensée qu'elle n'a ni repères ni appuis; dans cette contemplation où le mouvement ne passe plus, où les choses ne sont plus des questions posées à mon activité, je m'aperçois que je n'ai jamais rien perçu; à la certitude fait place l'inquiétude, à la reconnaissance familière, le sentiment de l'opacité de choses étranges et étrangères auxquelles je me heurte; mon regard ne les accroche plus, il glisse sur elles sans savoir sur quoi se poser, sans trouver de refuge ni de garantie.

L'assurance que *la positivité du réel* s'identifiait au monde a disparu parce qu'au lieu d'agir, d'affirmer et de nier, je me suis mise à interroger d'une manière pressante et angoissée; le monde, spectacle maintenant privé de vie et de sens, ne me donne pas de réponse; je n'ai devant moi que des solides absurdes et informes, un lieu vide que ne traverse aucune parole qui me fasse écho. Alors que l'action me mettait dans l'intimité d'objets sur lesquels glissaient mes mouvements et qui semblaient le prolongement de mon corps, outils de ma main elle-même outil de l'action, je

suis maintenant devant le vide d'un espace où ils ne trouvent pas leur place; ils sont sans raison posés là alors qu'ils pourraient être ailleurs; la froideur géométrique de la quantité pure est le symbole de l'indifférence du monde; plus j'interroge moins il répond, plus j'interroge plus le vide se creuse; je ne pourrai plus jamais agir comme avant, parce que l'interrogation a arraché l'univers à sa positivité pour le montrer tel qu'il est, froid, glacé, mort et inhumain : le sentiment métaphysique du monde substitué à la reconnaissance pratique est le sentiment tragique de l'absurdité totale de l'*être-là*, de son inconscience, de son étrangeté, de son silence.

Il serait indépassable sans la vie, sa proximité et sa chaleur; si je me sens exclue par l'indifférence de l'espace homogène, si je me pense étrangère au cosmos, comment pourrais-je en dire autant de la vie universelle dans laquelle je baigne au point que mon individualité ne peut en être complètement détachée parce qu'elle s'y alimente, comment pourrais-je couper mes adhérences, puisqu'elles sont constitutives? Bien avant que je puisse me vouloir ou me penser attachée et rattachée, je l'étais puisque je suis vivante; l'élan me traverse, que je le veuille ou non, l'universalité marque ma particularité, derrière tout ce qui vient de moi, derrière le courage ou la résignation, l'héroïsme ou la fraternité, l'étonnement devant le monde ou la peur du silence éternel des espaces infinis, il y a le surgissement de la vie en moi, l'éclatement de l'origine toujours actuel, l'irréductible recommencement, à la fois temporel et intemporel, de *la naissance*.

Elle peut prendre un aspect naturel, qu'accompagne son aspect social et son aspect empirique : jour, date, heure, font d'elle un événement une fois pour toutes *arrivé* et toujours *passé*; mais

c'est là son objectivité, ce n'est pas sa réalité; je ne suis pas née à tel moment du temps, mais, par le surgissement continu de la vie universelle en moi je ne cesse pas de naître, par son éclatement toujours recommencé je ne cesse pas de manifester aux autres et au monde le vivant que je suis; il fallait la nuit de la guerre et la certitude de la mort, l'imminence de la fin présente à lui-même et à ses compagnons pour que le colonel Berger retrouvât l'humble continuité de la vie, la persistance qui le faisait persister, l'obstination qui le faisait s'obstiner, l'endurance qui le faisait endurer; il fallait la visée de la limite pour qu'il se sentît *face à sa naissance* et à celle de la vie qu'annonçaient le lever du jour, le travail de la ferme, un décor sans art et sans tragique, la campagne et le visage sans pensée de ses compagnons; il fallait à Vincent Berger, pour qu'il perçoive le mystère du monde et de l'existence, le suicide et l'affirmation de son père : « Ma foi, quoi qu'il arrive, si je devais revivre une autre vie je n'en voudrais pas une autre que celle de Dietrich Berger ¹. » Mystère de la vie qui n'eût pas été moins poignant si l'homme eût été immortel, mystère de l'origine de la naissance continue de la vie à elle-même, qui n'est pas du tout le mystère de l'origine empirique de la vie.

Dans la naissance qui est toujours renaissance, dans l'universalité à laquelle puise toute vie se rejoignent l'indépassable absolu que ma vie et mon action ne font pas, l'irrationnel que la pensée ne peut pas penser puisqu'elle ne le rattache à rien, ne le comprend par rien; inqualifiable, puisque toute qualification la suppose, innommable, puisque les noms sont des signes qu'elle lance à travers l'homme pour s'exprimer sans qu'ils puissent jamais l'exprimer, la vie est le défi premier lancé

1. *Les Noyers de l'Altenburg*, p. 87.

à la conscience et à la pensée qui ne peuvent ni l'absorber ni la réduire, la part de non fait dans ce qu'elles font, de non expliqué et de non explicable dans ce qu'elles expliquent, de radicale contingence quand elles la voudraient nécessaire, de nécessité quand elles cherchent la contingence; elle dénonce et déjoue tout, surtout nos plans et nos prévisions; mouvement et élan que rien ne canalise, dont on ne peut savoir s'il a un sens et une direction, il est aussi vrai de dire qu'elle est continue que de dire qu'elle est discontinue, qu'elle est naissance et qu'elle est mort.

Toujours contraire à elle-même, toujours autre et toujours son autre, la vie est vie parce qu'elle est mort; autant l'une que l'autre, l'une et l'autre, il n'est pas possible de dissocier les aspects qu'elle présente tour à tour; on n'est donc jamais sûr de rencontrer la vie ou la mort, la vie de la mort, la mort de la vie ou la vie dans la mort; la vie c'est la vie, la vie c'est la mort, elle passe, consommant irrémédiablement dans son universalité, l'individuel, arrachant l'unique à l'unique, ignorant l'absolu d'une présence singulière et irremplaçable pour continuer dans son total anonymat et sa vague généralité; la vie c'est l'espèce et comme telle elle me nie, parce que comme telle elle me sacrifie pour entretenir la permanence du type; c'est pourquoi Claude¹, veillant son ami mourant, cherche un responsable, une volonté à qui s'en prendre pour que la souffrance de perdre l'être cher n'ait plus le même insondable visage; qu'elle ait une nécessité, que quelqu'un l'ait voulue, alors la vie, même si elle me nie et me broie, pourrait être acceptée.

Qu'il y ait quelqu'un ou non, que l'origine soit contingente ou choisie, nous n'en pouvons rien savoir, nous n'en savons rien; c'est sur la vie que

1. *La Voie royale*, Grasset, 1930, p. 268.

nous nous penchons, c'est à elle que nous adressons nos questions, mais elle reste indifférente à notre souci et à notre angoisse; par une sorte de dérision métaphysique qui rend la circularité du phénomène intenable, l'homme qui interroge la vie voit le problème se retourner et la vie s'interroger en lui; son inlassable question, — la question qu'il ne cesse de poser à tout ce qui l'entoure, la *question qu'il est* et à laquelle il faudrait une réponse pour qu'il puisse exister, — lui est renvoyée comme par un écho sournois : la vie universelle, la vie totale est inconsciente et muette; indifférente à la naissance et à la mort, indifférente à l'homme, elle continue sans autre signification que de continuer; loin d'être une réponse à la question sur la vie, la vie est une question; si l'homme est la question de la vie, la vie est la question de l'homme.

Il y a donc entre l'homme et la vie universelle « une sorte de crevasse¹. » Trop conscient pour adhérer à la vie sans la penser, pour vivre sans sortir du vital, pas assez séparé de son origine pour pouvoir la mettre entre parenthèses et la considérer objectivement, lié à la vie parce qu'il est vivant et différent parce qu'il est homme, il ne peut ni la refuser ni l'accepter; c'est pour cela qu'il s'inquiète : si la vie n'était pas en lui, si elle n'était pas lui, il pourrait s'en désintéresser; si, d'autre part, il était, comme l'animal, confondu avec elle, il y aurait adhéré avant même de savoir que tout n'allait pas de soi et qu'il y avait un problème; mais son adhérence est non-adhérence et sa non-adhérence est adhérence; incapable de ne pas vivre même s'il veut mourir et incapable de vivre, l'homme est l'interrogation installée dans la vie pour que la vie s'interroge dans l'interrogation; monologue solitaire où *jamais* la vie ne répond, où

1. *Les Noyers...*, p. 127.

jamais non plus l'homme ne répond parce que sa réponse ne pourrait que se présupposer elle-même; cercle de l'interrogation qui définit l'animal métaphysique, le seul qui sache qu'il vit, le seul aussi qui sache qu'il doit mourir, cercle de l'interrogation qui, partie de lui, rejaillit sur lui.

* * *

Il y a entre nous et la vie universelle une sorte de crevasse par où passe la *conscience métaphysique* d'un être qui ignore tout de lui-même et du monde et qui trouve sa réalité dans une interrogation à laquelle aucune réponse n'est concevable, aucune solution à espérer même dans un avenir indéterminé. L'homme est interrogation : c'est la même chose de dire qu'il est angoisse, qu'il est espoir, attente, attente de rien.

En même temps qu'il se pense comme le produit de la vie universelle qu'il peut contester ou accepter, en même temps qu'il se découvre comme un mélange de naissance toujours jaillissante et d'irréremédiable toujours présent à sa chair, comme conquête et comme échec de la vie, son succès et sa défaite, par le même mouvement qui lui fait sentir son adhérence charnelle et sa séparation métaphysique, par le passage de la question qu'il porte à la question qu'il reçoit, par l'urgence des problèmes que lui lancent le monde et la vie universelle, il comprend son caractère insolite dans l'univers, son absence de place, son absolue étrangeté, *sa* vie dans la vie, *son* être dans l'être.

Le temps empirique, le temps phénoménal est le temps de la vie; elle le décrit et introduit ainsi dans l'espace cosmique intervalle et hésitation; alors que tout état du monde contient à peu de chose près — ce peu de chose est négligeable pour la science — l'état suivant et

que celui-ci contient à son tour les états ultérieurs de telle sorte que pour un observateur absolu tout serait simultanément et non successif, étalé devant le regard, présent, sans passé et sans avenir, la vie est, opposée à la réversibilité spatiale, l'irréversible du temps, la réalité d'un passé et d'un présent, d'un *maintenant* et d'un *jamais plus* ; même si le temps n'est pas croissance et progrès, s'il est, au sens physique et non métaphysique, retour éternel, répétition et immobilité, il y a en lui autre chose que dans l'espace : l'impossibilité de *le tenir là tout entier*, déjà là quand on le vit, déjà fait quand on le fait ; en dépit de l'hypothèse de l'absurdité de cycles qui se répètent indéfiniment parce qu'ils reviennent sur eux-mêmes selon un processus de fatalité circulaire, le temps est — ce qui n'existe pas dans l'espace où tout est donné simultanément, — ouverture et succession ; demain, s'il est écrit d'avance, si la providence ou le malin génie en ont déterminé préalablement le contenu, demain n'est pas là, il faut *l'attendre* ; si je veux me préparer un verre d'eau sucrée, a écrit Bergson dans *L'Evolution créatrice*, il faut que j'attende que le sucre fonde, cette attente est le fait significatif ; si le temps n'est pas ce que Bergson le supposait être, jaillissement d'imprévisibles formes, croissance et création continues, il est l'incertitude de l'avenir, la part — illusoire ou réelle, — de non-fait, de non-donné dans ce qui est fait ou donné.

Comme tel, il est à la fois la dimension de la vie et celle du devenir humain, collectif ou individuel, le perpétuel *sursis* qui leur est laissé pour être ce qu'ils ne sont pas encore, pour faire ce qu'ils n'ont pas encore fait, l'ouverture d'un avenir dont les hommes peuvent croire qu'il leur apportera la lumière et le repos et

dont ils peuvent espérer qu'il ne se tournera pas en forces de mort; le temps semble donc détruire l'opacité de l'interrogation, sinon l'interrogation elle-même, puisque l'avenir est appelé à l'action pour l'humanité et pour chaque homme, puisque le passé est l'expérience acquise sur laquelle s'appuie l'invention d'un futur déchargé des erreurs de l'enfance et de l'adolescence; n'est-ce pas un avenir neuf qui nous attend, préparé par l'histoire et fait par nous? N'allons-nous pas, par la création d'une humanité réconciliée intérieurement, répondre au défi monstrueux du cosmos et de la vie, lui opposer un monde dont l'intelligibilité et la structure humaines et rien qu'humaines suffiraient pour faire taire l'interrogation et apaiser l'angoisse? Si la vie est une affaire d'hommes, si le temps est le sursis laissé pour inventer la société vraiment humaine et la vie vraiment vivante, alors, une *réponse positive* pourrait être donnée à l'interrogation de la vie dans l'homme et l'interrogation annulée, dépassée par le projet d'une humanité devenue à son tour indifférente au silence éternel des espaces infinis.

Si l'histoire, autrement dit, est intelligible, elle constitue le véritable *temps humain* auquel le temps cosmique et le temps biologique servent de point d'appui et de point d'appui seulement, dans lequel indivisiblement l'humanité tout entière et chaque homme en particulier trouvent leur sens et leur accomplissement; réponse à l'incohérence des dieux et à l'inconscience de la vie elle serait ordre, progrès et conscience; processus totalitaire et englobant elle exigerait de l'homme activité totale, travail et engagement; en contrepartie, elle deviendrait sa justification et sa raison d'être, car faire l'histoire ce serait refaire la vie et refaire

l'homme. Ainsi A. Camus propose-t-il implicitement dans *La Peste* d'opposer à une création injuste, où les innocents meurent et où triomphent les bourreaux, une humanité de justice guérie par ses médecins et vivifiée par la sainteté des Tarrou; ainsi propose-t-il aux révoltés d'introduire dans l'univers, volontairement, les valeurs qui n'y sont pas naturellement; ainsi l'histoire serait-elle le terrain où christianisme, hégélianisme, marxisme, auraient en commun raison parce que la vie universelle et son incohérence ne serait plus que le prétexte vite oublié d'un temps, d'une vie et d'une nature enfin humanisés. L'humanité entrerait donc dans sa phase décisive, il n'est pas besoin de prophètes pour le dire puisqu'elle serait arrivée à la prise de conscience d'elle-même, de sa force, de ses buts et de ses moyens, répondant par son œuvre à la dissolution et à la dispersion de la vie.

A cela, il y a cependant une condition, ou plutôt, deux conditions qui n'en font qu'une : la notion d'histoire doit pouvoir être constituée, faute de quoi tout s'effondre; pour qu'un temps et un devenir humains soient pensables et par conséquent concrétisables en une histoire, il faut que les formes temporelles successives communiquent et que les hommes, considérés à n'importe quel moment, présentent la communauté de type indispensable pour que la notion d'homme et celle d'humanité aient un sens; faute de ces conditions qui interfèrent, il n'y a pas d'histoire humaine, parce qu'il n'y a ni histoire ni humanité.

Or, l'unité d'un développement dont les formes et les phases s'enchaînent est une vue de l'esprit : filiation organique ou à défaut mécanique, succession de significations qui s'impliquent les unes les autres ou succession d'évé-

JEANNE DELHOMME

Temps et destin

Essai sur André Malraux

André Malraux, dans *Les Noyers de l'Altenburg*, écrit :
« On peut concevoir une permanence de l'homme, mais c'est une permanence dans le néant.

— Ou dans le fondamental? »

Entre cette affirmation et cette interrogation se situe la pensée de l'auteur de *La Condition humaine*. Tantôt elle se tourne vers le néant auquel l'absurdité du cosmos donne toutes les chances, tantôt vers le « fondamental », profondeur sacrée de l'Inconnu.

Du néant au fondamental, le temps, « puissance souterraine et nocturne qui, dans l'homme, dépasse l'homme, engendre l'interrogation métaphysique, la soutient, risque de la détruire, la retient et la consomme dans la dimension de l'Éternel Retour », est *l'intervalle* où la conscience, renvoyée de la douleur à la joie, de la mort à la naissance, hésite entre la finitude et la vérité de l'être, l'aventure sans issue de la terre et le miracle toujours renouvelé de la vie.

On voit par cette indication sommaire que le livre de Jeanne Delhomme est un exposé de la philosophie qui se dégage des ouvrages romanesques ou critiques d'André Malraux. Jeanne Delhomme, pour la première fois, a recherché les différents thèmes métaphysiques immanents à cette œuvre. *Temps et destin* est par là un instrument inestimable pour connaître un écrivain dont l'influence sur la pensée moderne a été déterminante.